

## L'homme qui coupa mes cheveux

Je m'appelle Judith Lee. Je suis professeur pour sourds-muets. J'utilise dans mon travail ce qu'on appelle la méthode orale — c'est-à-dire que j'apprends à mes élèves à lire sur les lèvres. Quand les gens prononcent un mot correctement, ils font toujours les mêmes mouvements avec leurs lèvres, si bien que lorsque l'on n'entend rien, il suffit de les observer avec soin pour les comprendre. Naturellement, il faut pour y parvenir un certain entraînement, et certaines personnes sont plus douées que d'autres. Je le suis de façon exceptionnelle et, du plus loin que je m'en souviens, il m'a toujours suffi de distinguer nettement une personne, même si elle se trouvait loin de moi, pour savoir ce qu'elle disait. Dans mon cas, ce don, ou ce talent, est sans doute héréditaire. Mon père enseignait déjà aux sourds-muets — et c'était un remarquable professeur. Son père, je crois bien, fut l'un des créateurs de la méthode orale. Ma mère, au moment de son mariage, souffrait d'une déficience de la parole qui la rendait quasiment muette ; et, quoique totalement sourde, elle acquit une telle maîtrise de l'art de lire sur les lèvres que non seulement elle parvenait à comprendre ce que disaient les autres, mais qu'en outre elle finit également par pouvoir parler — tout en restant incapable d'entendre le son de sa propre voix.

Ainsi donc, voyez-vous, j'ai toujours vécu dans un milieu où on lisait sur les lèvres. Les gens s'extasiaient souvent sur mon talent, qu'ils vont jusqu'à qualifier de prodigieux, mais je me hâte de leur expliquer qu'ils se trompent, qu'il n'est que le fruit d'une longue pratique. Toutefois, ce don est presque chez moi l'équivalent d'un sixième sens. Il m'a placée dans les situations les plus exceptionnelles et m'a amenée à vivre des aventures proprement extraordinaires. Je vais vous raconter l'une de celles qui me sont arrivées alors que je n'étais qu'une enfant, et dont les détails ne sont jamais sortis de ma mémoire.

Mes parents séjournèrent à l'étranger et je demeurais dans un petit cottage que nous possédions à la campagne, en compagnie de vieux domestiques de confiance. Je devais avoir entre douze et treize ans. Ce jour-là, je rentrais chez moi en train après avoir rendu visite à des amies. Dans mon compartiment se trouvaient deux autres voyageurs : une vieille dame assise en face de moi et un homme qui avait pris place à l'autre bout de la banquette. La vieille dame descendit à une gare proche de la mienne ; un homme monta alors et s'assit à côté de l'autre voyageur. Je vis qu'ils se connaissaient, car ils entamèrent tout de suite une conversation.

Ils discutèrent plusieurs minutes durant, d'une voix si basse que non seulement on n'entendait pas ce qu'ils disaient mais qu'en outre on aurait juré qu'ils ne disaient rien. Mais cela ne faisait pour moi aucune différence ; ils pouvaient chuchoter autant qu'ils le voulaient, je n'avais qu'à les regarder pour comprendre leur dialogue. En fait, alors que je levais les yeux de mon magazine, je vis le premier voyageur dire au second quelque chose qui me fit sursauter. Voici quel était son propos (dont je n'entendis que la fin) :

« ... Myrtle Cottage ; on le reconnaît au myrte qui pousse devant. »

Le second voyageur lui répondit mais, comme il avait tourné la tête, je ne pus voir ce qu'il disait ; il parlait d'une voix si étouffée que nul n'aurait pu l'entendre. Le premier voyageur (qui restait face à moi) lui répondit :

« Il s'appelle Colegate. C'est un vieux garçon qui utilise ce cottage comme résidence d'été. Je le connais bien — tous les antiquaires le connaissent. Il possède certains des plus beaux spécimens d'argenterie d'Angleterre. Il y a chez lui une salière en argent de style Charles II qu'on pourrait revendre sans peine à vingt livres l'once. »

L'autre se redressa et fit non de la tête, regardant droit devant lui de sorte que je pus voir ce qu'il disait, quoiqu'il se contentât de chuchoter.

« Le vieil argent ne vaut pas plus que le neuf ; autant le fondre lui aussi. »

Son compère parut s'échauffer.

« Le fondre ! Ne sois pas ridicule ; tu ne sais pas de quoi tu parles. Le vieil argent, j'en obtiens un bon prix des collectionneurs du monde entier ; quand on leur propose une affaire, ils ne sont pas trop

regardants, tu peux me croire. L'argenterie de Myrtle Cottage pourrait nous rapporter plus de mille livres ; et ça ne m'étonnerait pas que j'en obtienne davantage. »

L'autre avait dû me remarquer pendant que j'observais son compagnon. C'était un homme blond, aux yeux bleu ciel et au teint frais et rose. Il chuchota à son ami :

« Cette infernale gamine ne nous quitte pas des yeux.

— Laisse-la donc, dit l'autre. Grand bien lui fasse ; elle n'entend pas un mot de ce que nous disons — mais c'est vrai qu'elle en prend plein les mirettes ! »

Je ne compris pas cette allusion à des « mirettes », et il était exact que je n'entendais rien ; mais il n'était pas nécessaire que j'entendisse. Toutefois, le blond devait avoir des soupçons, car il répondit d'une voix à présent tout à fait inaudible :

« J'ai bien envie de lui tordre de cou et de la jeter sur les rails. »

Et il en avait l'air capable ; la lueur qui éclairait ses yeux était si méchante que j'en frissonnai de terreur. Après tout, j'étais seule avec ces deux hommes ; j'étais toute petite ; il n'aurait eu aucune peine à mettre sa menace à exécution. Je me replongeai donc dans mon magazine et cessai d'observer leur conversation.

Mais j'en avais assez entendu, ou plutôt assez vu, pour avoir matière à réflexion. Je connaissais très bien Myrtle Cottage et son grand myrte. Tout comme je connaissais Mr. Colegate et son argenterie de collection — notamment la salière Charles II dont il était si fier. En quoi intéressait-elle ces deux hommes ? Mr. Colegate séjournait-il à son cottage ? Il ne s'y trouvait pas lorsque j'étais partie. À moins que Mr. et Mrs. Baines, qui l'entretenaient pour lui, n'y fussent présents en ce moment. J'étais si jeune et si simplette que je ne voyais rien de sinistre dans les murmures de ces deux gentlemen.

Tous deux descendirent à la gare précédant la mienne. Cette dernière, qui ne desservait qu'un village, se limitait à un seul quai ; nous venions de nous arrêter dans celle d'un gros bourg, où se tenait le marché le plus important de la région. Je cessai de me tracasser à propos des deux voyageurs mais repensai à Mr. Colegate et à Myrtle Cottage. Dickson, notre gouvernante, m'avait dit que les lieux étaient inoccupés, mais elle avait reconnu qu'elle n'en était pas sûre. Après le thé, j'allai donc me promener par là-bas, sans en toucher mot à personne — Dickson voulait toujours savoir où je me trouvais, ce qui n'était pas sans m'agacer. Mes pas me conduisirent donc à Myrtle Cottage.

La maison se dressait toute seule dans un coin plutôt isolé, de l'autre côté de Woodbarrow Common. À peine si on la distinguait depuis la route — elle était vraiment très petite. Quand j'entrai dans le jardin et vis que la fenêtre du rez-de-chaussée était ouverte, j'en conclus tout naturellement qu'il y avait quelqu'un à l'intérieur. Je courus jusqu'à la fenêtre — je connaissais intimement tous les occupants du lieu ; jamais je n'aurais imaginé annoncer ma présence de façon formelle — et jetai un coup d'œil dans la salle de séjour. Ce que j'y vis me surprit fort.

Devant moi se tenait l'un des deux voyageurs — le premier à être monté dans le train. Il avait étalé sur la table devant lui ce qui ressemblait à toute la collection d'argenterie de Mr. Colegate et contemplait à ce moment-là l'objet qui en était le joyau : la salière Charles II. Je m'étais approchée en silence, dans l'idée de faire une surprise à Mr. Colegate — que je pensais trouver là ; mais même si j'avais fait du bruit, je ne pense pas que cet homme m'aurait entendue, tant il était fasciné par ce que Mr. Colegate appelait « la prunelle de ses yeux ».

Je ne savais comment interpréter ce que je voyais. Qu'est-ce que cet homme faisait ici ? Et moi, que devais-je faire ? Devais-je lui parler ? J'étais encore en train de réfléchir lorsque quelqu'un m'empoigna par l'épaule et me serra la gorge avec une telle force que j'en eus les larmes aux yeux.

« Si tu fais un seul bruit, je t'étrangle. Et ne va pas croire que je plaisante : ce que je dis, je le fais ! »

Il prononça ces mots à voix haute, mais sans toutefois les crier — ses lèvres étaient tout près de mon oreille. J'arrivais à peine à respirer, mais je voyais tout ce qui m'entourait et je vis que l'homme qui m'avait saisie à la gorge était le second voyageur. Il me reconnut en même temps.

« Mais c'est cette infernale gamine ! Elle ouvrait de grands yeux dans le train, mais elle ouvrait aussi de grandes oreilles. »

Le premier voyageur était venu à la fenêtre.

« Que se passe-t-il ? demanda-t-il. Qui est cette enfant que tu as attrapée ? »

Mon tortionnaire me fit tourner la tête pour que l'autre me vît.

« Tu ne la reconnais pas ? Je ne sais pas pourquoi, mais j'avais l'impression qu'elle nous écoutait.

— Elle n'a pas pu nous entendre, même en tendant l'oreille ; personne n'aurait pu comprendre ce que nous disions. Passe-la-moi. » Le second voyageur me souleva de terre pour me faire entrer par la fenêtre, me confiant à son compère qui me prit lui aussi à la gorge.

« Qui es-tu ? demanda-t-il. Je te laisse une chance de répondre, mais si tu cries, je t'arrache la tête. »

Il relâcha son étreinte afin de me permettre de parler si je le voulais. Mais je n'en avais aucune envie. Je restai muette. L'autre dit :

« Pourquoi perdre du temps ? Coupe-lui la gorge et finissons-en. »

Il attrapa sur la table un couteau à l'air sinistre, dont la lame devait faire dix-huit pouces de long et que je connaissais très bien. Si Mr. Colegate l'avait acheté pour sa collection, c'était à cause de son splendide manche en argent ciselé. Il appartenait jadis à un chef de clan écossais ; parfois, Mr. Colegate me donnait la chair de poule en me racontant les atrocités auxquelles avait servi ce couteau à l'époque où l'Écosse était peuplée de barbares sanguinaires. Je savais qu'il l'entretenait avec le plus grand soin et que sa lame était aussi affûtée qu'un rasoir. Vous imaginez donc sans peine ce que je ressentis lorsque ce misérable me la passa sous la gorge, si près que je la sentis qui m'éraflait la peau.

« Avant que tu lui coupes le cou, dit son complice, on ferait mieux de l'attacher. On n'en aura pas pour longtemps. Cette corde fera parfaitement l'affaire. »

Il tenait à la main ce qui ressemblait à un fil à linge. Les deux hommes m'attachèrent à une grande chaise en chêne, serrant mes liens si fort que j'avais l'impression qu'ils m'entraient dans les chairs, et, de crainte que je poussasse des cris de douleur, l'homme aux yeux bleus me bâillonna tant et si bien que je ne pouvais même pas chuchoter. Puis il brandit de nouveau le couteau et, alors que je le croyais sur le point de me trancher la gorge, il empoigna mes cheveux, qui étaient si longs qu'ils me descendaient au bas du dos, et, d'un seul coup de cette terrible lame, les coupa au ras de mon crâne.

Si j'avais pu l'atteindre à ce moment-là, je crois bien que lui aurais planté le couteau dans le cœur. La rage me fit littéralement voir rouge. Il venait de détruire ce que j'avais de plus précieux en ce monde ou quasiment — pas parce que j'adorais mes cheveux, mais parce que ma mère en était fière. « La gloire d'une femme, c'est sa chevelure<sup>1</sup> », disait-elle souvent, et elle ajoutait que la mienne était splendide. Elle était en tout cas abondante. Ma mère était si fière de mes cheveux que j'en étais devenue fière moi aussi — par amour pour elle. Et dire que cet homme venait de me les voler de si hideuse façon ! Je crois qu'à ce moment-là j'aurais pu le tuer.

Sans doute vit-il quelle furie me possédait, car il éclata de rire et me souffleta avec mes propres cheveux.

« J'ai bien envie de te les fourrer dans le gosier, dit-il. Il ne m'a pas fallu longtemps pour les couper, mais j'aurai encore plus vite fait de te couper la gorge — si tu fais mine de remuer un cil, ma petite chérie. »

L'autre lui dit :

« Elle ne peut ni bouger le petit doigt ni faire le moindre bruit. Laisse-la tranquille. Viens m'aider à finir le travail.

— Je vais lui donner une bonne leçon », répliqua l'homme aux yeux bleus, et il leva la main bien haut pour laisser retomber sur moi mes cheveux coupés.

Puis ils entreprirent d'envelopper chacune des pièces de collection de Mr. Colegate dans du papier d'emballage, pour fourrer ensuite l'ensemble dans deux sacs d'une forme bizarre — et qui devaient être très lourds. Ce fut seulement alors que je compris ce qu'ils faisaient : ils volaient la collection de Mr. Colegate ; ils allaient l'emporter. Quelle furie était la mienne tandis que je les regardais faire, ligotée et impuissante ! La rage l'emportait en moi sur la souffrance. Lorsque l'homme qui avait coupé mes cheveux se dirigea vers la fenêtre en portant son sac des deux mains — il en avait bien besoin tellement son fardeau était lourd —, il me jeta un regard en coin et dit à son complice : « Je ferais mieux de lui couper la gorge avant de partir, non ?

---

<sup>1</sup> Citation déformée de 1 Corinthiens 11.15.

— Je t'en prie, agis comme tu l'entends, répliqua l'autre ; elle est à ta disposition. » Puis il baissa la voix et je le vis dire : « Est-ce que tu as bien compris ce que tu dois faire ? » L'autre acquiesça. « Répète-le. »

L'homme qui avait coupé mes cheveux avait le visage tourné vers moi. Il colla ses lèvres à l'oreille de son complice et, sûr que je ne pouvais saisir ses propos, lui chuchota : « Cotterill, consigne, gare de Victoria, ligne de Brighton. »

L'autre lui répondit dans un murmure : « C'est ça. Note-le si nécessaire ; il ne doit y avoir aucune erreur.

— N'aie crainte, je ne risque pas d'oublier. » Puis il répéta ce qu'il venait de dire : « Cotterill, consigne, gare de Victoria, ligne de Brighton. »

Il parlait d'un air si concentré que j'étais sûre que ces mots avaient leur importance ; lorsqu'il les eut répétés une seconde fois, ils étaient gravés dans mon esprit comme dans le sien, de façon indélébile. Il sortit en passant par la fenêtre et récupéra son sac ; puis il me lança une dernière moquerie.

« Désolé de ne pouvoir emporter une mèche de tes cheveux ; peut-être reviendrai-je la chercher plus tard. »

Puis il s'en fut. S'il avait su quelle passion m'embrassait le cœur ! Cette allusion à mes boucles profanées ne la faisait brûler que plus ardemment. Une fois seul, son complice ne m'accorda plus la moindre attention. Il continua de sangler le sac contenant l'autre moitié de la collection de Mr. Colegate, puis fouilla la pièce au cas où il aurait négligé quelque chose, et, calant son sac sur son épaule, sortit par la porte, aussi indifférent à ma présence que si je n'avais jamais existé. Que fit-il ensuite, je n'en sais rien ; je ne devais plus jamais le revoir ; et je restai ainsi, toute seule — durant toute la nuit.

Quelle nuit ce fut là ! Je n'avais pas peur ; en toute franchise, je puis affirmer que j'ai rarement eu peur de quoi que ce soit — question de tempérament, je suppose —, mais j'étais très mal à l'aise, très malheureuse et à chaque instant mes liens semblaient me faire souffrir davantage. La seule chose, je pense, qui me permit de conserver ma lucidité durant cette longue nuit fut la litanie de ces mots énigmatiques que je me répétais sans cesse : « Cotterill, consigne, gare de Victoria, ligne de Brighton. » En dépit de mes tribulations, je me félicitais de ce que mon don si curieux, ainsi que le qualifiaient certains, m'ait permis de saisir ce que ces hommes avaient voulu me tenir caché. Que signifiaient ces mots, je n'en avais aucune idée ; en eux-mêmes, ils semblaient fort stupides. Mais qu'ils eussent un sens caché, un sens profond, j'en étais tellement sûre que je ne cessais de les répéter, encore et encore, de crainte qu'ils n'échappassent à ma mémoire.

J'ignore si j'ai seulement fermé les yeux ; en tout cas, je n'ai pas dormi. J'aperçus les premières lueurs de l'aube d'un nouveau jour et sus que le soleil s'était levé. Entre deux récitations de cette phrase énigmatique, je me demandais ce qui se passait chez moi. Dickson s'était-elle lancée à ma recherche ? Je regrettais un peu de ne pas lui avoir dit où je me rendais, car elle aurait peut-être deviné où je me trouvais. La pauvre devait être désespérée. J'avais des amies demeurant à trois ou quatre miles de là, chez qui j'allais parfois prendre le thé, pour ensuite passer la nuit sur place sans avoir prévenu personne. Même étant enfant, j'avais des habitudes plutôt excentriques, j'en ai peur. Dickson avait pu conclure que j'étais chez mes amies et, dans ce cas, elle ne s'occuperait même pas de me chercher. Si bien que je risquais de rester encore plusieurs jours attachée à cette chaise.

Je ne saurais dire quelle heure il était, et j'avais l'impression que le soleil brillait depuis plusieurs semaines et que la nuit n'allait pas tarder, lorsque j'entendis un bruit de pas par la fenêtre ouverte. Bien qu'étant plongée dans un état proche de la stupeur, j'avais assez de présence d'esprit pour me demander si l'homme qui avait coupé mes cheveux n'était pas revenu pour me couper la gorge. Les yeux fixés sur l'embrasement de la fenêtre, je sentis mon cœur se mettre à battre plus fort qu'il n'avait battu depuis longtemps. Quel ne fut pas mon soulagement lorsque apparut alors le visage familier de Mr. Colegate, le propriétaire de Myrtle Cottage. Je voulus pousser un cri de joie, mais mon bâillon m'empêcha d'émettre le moindre son.

Jamais je n'oublierai l'expression qui s'afficha sur le visage de Mr. Colegate lorsqu'il me découvrit. Il posa les mains sur le rebord de la fenêtre, comme s'il se demandait comment il se faisait qu'elle fût ouverte, puis il me vit et fit un petit bond de surprise.

« Judith ! s'exclama-t-il. Judith Lee ! Mais c'est Judith Lee ! »

C'était un homme très vieux, du moins me le semblait-il, mais je ne pense pas que le plus souple des garçons de mon âge aurait pu passer par la fenêtre aussi vite que lui. En un rien de temps, il se retrouva à mes côtés ; sortant un couteau de sa poche, il entreprit de trancher mes liens. Quelle souffrance s'empara de moi lorsqu'ils se relâchèrent ! C'était pire que tout ce que j'avais déjà enduré. Dès que mon bâillon m'eut été ôté, je m'écriai, d'une voix qui semblait devenue étrangement rauque :

« Cotterill, consigne, gare de Victoria, ligne de Brighton. »

Et dès que ma pauvre gorge asséchée eut proféré ces mots, je m'évanouis ; la douleur dont je souffrais, la tension que j'avais endurée, tout cela était trop éprouvant pour moi. J'eus vaguement conscience de tomber dans les bras de Mr. Colegate, puis il n'y eut plus rien.

Lorsque je revins à la vie, j'étais allongée dans un lit. Dickson était à mon chevet, et avec elle se trouvaient le Dr Scott, Mr. Colegate, Pierce, le constable du village, et un homme dont je découvris par la suite que c'était un policier accouru d'une ville voisine. Je me demandai où j'étais puis je reconnus une chambre de Myrtle Cottage. Je me redressai sur mon séant, portai les mains à mon crâne... et tout me revint en mémoire.

« Il a coupé mes cheveux avec le couteau de McGregor ! » McGregor était le nom du chef de clan des Highlands auquel avait appartenu ce sinistre couteau, du moins à en croire Mr. Colegate.

Lorsque je repris mes esprits et compris ce qui était arrivé, sentant à quel point mon crâne semblait étrange privé de sa couronne de cheveux, j'insistai en trépignant pour que l'on m'apportât un miroir. Et lorsque je vis de quoi j'avais l'air, la rage qui m'avait possédée au moment de l'outrage resurgit en moi avec plus de force que jamais. Avant que quiconque ait pu m'en empêcher, voire seulement deviner ce que j'allais faire, je quittai ma couche d'un bond et fis face à ceux qui m'entouraient. L'étrange formule me revint en mémoire comme de sa propre volonté ; elle jaillit de mes lèvres.

« Cotterill, consigne, gare de Victoria, ligne de Brighton. »

Tous me regardaient en ouvrant de grands yeux. L'espace d'un instant, je crois bien, ils durent penser que les épreuves que j'avais subies m'avaient rendue folle. Mais je m'empressai de leur faire comprendre qu'il n'en était rien. Je leur racontai mon récit sans perdre une seconde ; et je pense que je parvins à le leur faire comprendre. Puis je leur répétai les mots que les voleurs avaient prononcés dans un murmure solennel et qui, j'en étais sûre, avaient une importance cruciale.

« “Cotterill, consigne, gare de Victoria, ligne de Brighton” — c'est là qu'est allé l'homme qui a coupé mes cheveux — c'est là que j'irai pour l'attraper. »

Le policier convint qu'il y avait quelque chose de sensé dans ma théorie et qu'il serait sans doute utile de se rendre à la gare de Victoria pour tâcher de déterminer la signification de ces mots. J'insistai aussitôt pour que nous partissions sur-le-champ. Chaque seconde comptait, j'en étais convaincue, et si nous attendions encore, il serait trop tard. Je n'eus aucun mal à convaincre Mr. Colegate — naturellement, il était presque aussi désireux de récupérer sa collection que je l'étais de châtier le misérable qui m'avait volé mes boucles. Nous partîmes donc pour Londres par le premier train — Mr. Colegate, le policier et une petite fille excitée et pratiquement chauve.

Une fois arrivés à la gare de Victoria, nous fonçâmes droit sur la consigne et le policier demanda à l'un des préposés derrière le comptoir : « Y a-t-il ici une valise au nom de Cotterill ? » Ce ne fut pas l'homme auquel il s'était adressé qui lui répondit, mais l'un de ses collègues.

« Cotterill ? Quelqu'un vient tout juste de récupérer une valise à ce nom — un sac de voyage, en fait, il y a à peine trente secondes. Vous avez dû le croiser en arrivant. Il ne doit pas être allé très loin. » Il se pencha au-dessus du comptoir et regarda en direction du quai. « Le voilà — regardez, il y a quelqu'un qui vient de l'aborder. »

Je vis la personne qu'il nous désignait : un petit homme en costume gris clair, qui portait un sac de cuir marron. Je vis aussi la personne qui l'abordait ; et je cessai alors de m'intéresser au porteur du sac de voyage. Ce fut un cri qui sortit de mes lèvres.

« C'est l'homme qui a coupé mes cheveux ! » Je me précipitai sur le quai aussi vite que mes jambes pouvaient me porter. M'avait-il entendue ou non, je ne saurais le dire ; je n'avais pas cherché à être discrète ; mais il jeta un coup d'œil dans ma direction, et nul doute qu'il me reconnut dès qu'il me vit. Il

murmura à l'oreille de son comparse. J'étais assez près de lui pour voir ce qu'il disait, sinon pour l'entendre. Ses lèvres remuaient très vite, mais je les déchiffrai sans problème.

« Bantock, 13 Harwood Street, Oxford Street. » Voilà ce qu'il dit, et il ne l'avait pas plus tôt dit qu'il prenait la fuite ; c'était moi qu'il fuyait, je le savais, et j'étais immensément satisfaite de le voir prendre ainsi ses jambes à son cou. J'entendis Mr. Colegate et le policier me rejoindre d'un pas précipité.

Voyant son comparse détalier ainsi sans prévenir, l'homme au sac de voyage se retourna pour déterminer la cause de son agitation. Sans doute tira-t-il la conclusion qui s'imposait en nous apercevant tous les trois, Mr. Colegate, le policier et moi. Il lâcha son bagage comme s'il lui brûlait les doigts et partit lui aussi à toutes jambes. Hélas ! nous ne pûmes le rattraper — pas plus d'ailleurs que l'homme qui avait coupé mes cheveux. La gare était noire de monde — un train venait tout juste d'arriver. Les passagers qui en descendaient envahirent le quai telle une armée de fourmis rouges. Profitant de l'aubaine, les deux gentlemen que nous avions repérés prirent la poudre d'escampette. Mais le sac de voyage était à nous et, lorsque apparut l'un des directeurs de la gare, il nous conduisit dans un bureau discret où, après moult explications, on procéda à l'examen du sac de voyage et de son contenu.

Naturellement, nous savions dès le début qu'il ne pouvait pas s'agir de la collection de Mr. Colegate, ce sac de voyage étant trop petit pour la contenir. Mais lorsque nous vîmes ce qu'il recelait, la sensation qui s'empara de nous n'en était pas moins saisissante. Le sac contenait quantité de vêtements féminins. Et dans presque chacun d'eux étaient dissimulés des bijoux qui en tombèrent à mesure que nous vidions le sac. Et quels bijoux ! Si vous aviez vu le spectacle qu'ils offraient lorsqu'ils furent disposés sur un sous-main de cuir — et si vous aviez vu la tête que nous faisons !

« Cela ne ressemble pas à ma collection d'argenterie, observa Mr. Colegate.

— Non », remarqua un colosse aux larges épaules, dont j'appris par la suite qu'il s'agissait d'un policier londonien bien connu, que celui qui nous accompagnait avait invité à nous rejoindre. « Cela ne ressemble pas à votre collection d'argenterie, monsieur ; cela ressemble, si vous me permettez de donner mon avis, à quelque chose de beaucoup plus précieux. Sauf erreur de ma part, il s'agit là des bijoux de la duchesse de Datchet, que Sa Grâce a porté lorsqu'elle a été reçue par Sa Majesté et qui ont disparu de sa chambre après son retour. Cela fait plus d'un mois que toutes les polices d'Europe sont à leur recherche.

— Cela faisait près d'un mois que ce sac de voyage se trouvait dans notre consigne. La personne qui l'y avait déposé avait payé un montant de quatre shillings et six pence — soit vingt-sept jours de garde à deux pence par jour. »

Le préposé de la consigne nous avait accompagnés dans le bureau ; c'était lui qui venait de faire cette observation. Le policier londonien répliqua :

« Quatre shillings et six pence, hein ? Eh bien, c'était de l'argent intelligemment placé — pour nous, du moins. Maintenant, si je pouvais mettre la main sur l'individu qui a déposé ce bagage, je crois bien que j'aurais deux mots à lui dire. »

J'avais observé avec des yeux émerveillés les trésors que contenait le sac de voyage à mesure qu'ils étaient révélés ; j'avais écouté avec des oreilles attentives ce que disait le policier lorsqu'il évoquait la conversation qu'il aimerait avoir avec son possesseur ; et soudain me revinrent en mémoire les mots que l'homme qui avait coupé mes cheveux avait adressés à ce dernier. La formule que je l'avais vu réciter alors que j'étais attachée sur ma chaise s'était avérée riche de sens ; peut-être en allait-il de même avec celle qu'il avait pris le temps de chuchoter avant de prendre la fuite. Pour la première fois depuis notre arrivée dans ce bureau, je m'aventurai à faire une observation, sur un ton empreint de toute la déférence nécessaire.

« Je crois savoir où vous pourrez le trouver — je n'en suis pas sûre, mais je le pense. »

Tous les regards se tournèrent vers moi. Le policier s'exclama :

« Vous le pensez ? Comme nous n'en sommes pas encore arrivés là, peut-être feriez-vous mieux de nous en dire un peu plus, vous ne croyez pas, ma jeune amie ? »

Je réfléchis — je ne tenais pas à dire des bêtises.

« Et si vous essayiez... » je marquai une pause pour être sûre de moi « ... Bantock, 13 Harwood Street, Oxford Street ?

— Qui diable est ce Bantock ? demanda le policier. Et que savez-vous de lui exactement ?

— Je ne sais rien de lui, mais j’ai vu l’homme qui a coupé mes cheveux murmurer à celui qui portait le sac de voyage : “Bantock, 13 Harwood Street, Oxford Street” — je l’ai vu distinctement, juste avant qu’il ne s’enfuie.

— Vous l’avez vu murmurer ? Qu’entendez-vous au juste par cela ? Ma jeune amie, vous vous trouviez à cinquante pieds de lui, au bas mot. Comment avez-vous pu entendre ce qu’il disait d’aussi loin, et dans un tel brouhaha ?

— Je n’ai pas dit que je l’avais entendu ; j’ai dit que je l’avais vu. Je n’ai pas besoin d’entendre pour savoir ce que disent les gens. Je viens de vous voir chuchoter à ce monsieur : “Cette jeune fille m’a l’air un peu nigaude.” »

Le policier londonien fixa son collègue d’un air éberlué. On aurait dit qu’il tombait des nues.

« Mais... comment avez-vous pu m’entendre ? À peine si j’ai soufflé ces mots. »

Mr. Colegate lui expliqua. Lorsqu’il eut fini, toutes les personnes présentes affichaient la même expression que le policier et me considéraient comme si j’étais une bête curieuse, une attitude à laquelle j’ai fini par m’habituer de la part de mes semblables. Le colosse déclara : « Jamais je n’ai entendu une chose pareille. Cela ressemble fort à ce qu’on qualifiait jadis de “magie noire”. »

Tout policier qu’il était, il ne devait pas être très intelligent pour proférer de telles insanités. Puis il ajouta, en insistant très fort sur le verbe « voir » :

« Et que l’avez-vous vu murmurer, donc ? »

Je décidai de lui imposer mes conditions avant de répondre.

« Je vous le dirai si vous me laissez venir avec vous.

— Si je vous laisse venir avec nous ? » Nouveau regard éberlué. « Mais que voulez-vous dire ?

— Sa présence vous aiderait peut-être à identifier l’individu en question, intervint Mr. Colegate. Elle ne vous gênera en aucune façon ; l’emmener avec vous ne causera de tort à personne.

— Si vous le refusez, je ne vous dirai rien. »

Le colosse éclata de rire. Apparemment, il me trouvait amusante ; j’ignore pourquoi. Si seulement il avait compris les sentiments que m’inspirait la perte de mes cheveux, l’ardent désir que j’avais de punir l’homme qui m’avait causé un tort que j’estimais irréparable. Peut-être m’accusera-t-on d’avoir soif de vengeance. Mais c’était avant tout la justice que je réclamais. Le détective attrapa un épais carnet de notes.

« Très bien ; marché conclu. Dites-moi ce que vous l’avez vu murmurer et vous pourrez nous accompagner. » Je m’exécutai et il nota mes propos sur son carnet. « “Bantock, 13 Harwood Street, Oxford Street.” Je connais Harwood Street, mais je ne connais pas de Mr. Bantock. Toutefois, il réside à une adresse dont le numéro n’est pas censé porter chance. Je vais envoyer un message au Yard — nous risquons d’avoir besoin de renforts. Ensuite, nous irons rendre visite à Mr. Bantock — s’il existe bien une personne de ce nom. Tout cela ressemble fort à une histoire à dormir debout. »

Même alors, je crois bien, il doutait du témoignage de mes yeux. Lorsque nous nous mîmes en route, je me sentais un peu nerveuse, car je savais que si nous faisons chou blanc, s’il s’avérait que le fameux Bantock était une chimère, alors ce policier londonien serait plus sceptique que jamais. Et, naturellement, je n’avais aucune certitude quant à l’existence de ce Bantock, même si j’étais un peu rassurée de savoir qu’il existait bien un Harwood Street. Nous montâmes à quatre dans un cab — les deux policiers, Mr. Colegate et moi. Le cab s’arrêta après avoir parcouru une certaine distance. Le policier londonien expliqua :

« Nous arrivons à Harwood Street ; j’ai dit au cocher de nous descendre au coin de la rue — nous ferons le reste à pied. Un cab risquerait d’éveiller les soupçons ; on ne sait jamais. »

C’était une rue pleine de magasins. Le no 13 se révéla être une bijouterie mâtinée de brocante ; une boutique des plus respectable en apparence, et le nom de Bantock figurait bien sur son enseigne.

« Au moins existe-t-il une personne de ce nom », dit le colosse ; vous imaginez le soulagement qui fut le mien.

Alors que nous nous approchions de la boutique, un cab s’arrêta devant elle et cinq hommes en descendirent, que le policier londonien sembla reconnaître avec des sentiments mitigés.

« Moi qui ne voulais pas éveiller les soupçons ! » s'exclama-t-il. J'ignorais ce qu'il voulait dire.  
« Bon, plus moyen de faire autrement — on y va. »

Nous entrâmes dans la boutique — le policier ouvrait la marche et je le suivais de près. Deux jeunes hommes se tenaient derrière le comptoir. Dès que nous apparûmes, je vis l'un d'eux chuchoter à l'autre :

« Donne l'alarme — presse le bouton — ce sont des flics ! »

Je ne compris pas tout à fait ce que cela signifiait, mais j'en devinai assez pour m'exclamer :

« Empêchez-le de bouger : il va presser un bouton et donner l'alarme ! »

Les deux jeunes hommes étaient si surpris — sans doute étaient-ils sûrs qu'on ne pouvait pas les entendre — qu'ils en restèrent paralysés ; avant qu'ils aient eu le temps de se ressaisir, deux policiers — parmi les cinq qui étaient descendus du cab — les avaient maîtrisés.

Au fond de la boutique se trouvait une porte que le policier londonien s'empressa d'ouvrir.

« Un escalier ; montons donc voir qui se cache là-haut. Vous autres, tenez-vous prêts — et accourez à mon signal. »

Il gravit les marches — et je continuai à le suivre de près. Nous arrivâmes à un palier où je vis deux portes. Nous tendîmes l'oreille ; j'entendis des bruits de voix derrière l'une d'elles.

« Je pense que c'est ici », dit le policier.

Il ouvrit la porte. Il s'avança dans la pièce — j'étais toujours sur ses talons. Il s'y trouvait plusieurs hommes, j'ignorais combien exactement, mais je ne m'en souciais pas ; je n'avais d'yeux que pour l'un d'eux. Je passai devant le policier pour me planter devant la table autour de laquelle se tenaient les hommes, certains assis et d'autres debout, et pointai sur l'un d'eux un doigt accusateur.

« C'est l'homme qui a coupé mes cheveux ! »

C'était bien lui, et il n'en menait pas large. Sa conscience devait le tourmenter ; je n'aurais pas cru qu'un homme d'âge adulte pût être aussi terrifié à la vue d'une enfant. Il agrippa des deux mains le bord de la table ; il me fixa comme si j'étais une apparition spectrale — et je devais en être une à ses yeux. Ce fut au prix d'un effort visible qu'il réussit à prononcer quelques mots.

« Grand Dieu ! s'exclama-t-il, c'est encore cette infernale gamine ! »

Sur la table, juste devant moi, je vis un objet que je connaissais bien. Je m'en emparai.

« Et c'est le couteau avec lequel il les a coupés ! »

En effet ; c'était bien la lame historique ayant jadis appartenu à McGregor, cet Écossais sanguinaire et plus ou moins apocryphe — du moins je l'espère. Je la brandis devant l'homme effaré.

« C'est le couteau avec lequel vous avez coupé mes cheveux, lui dis-je. Vous le savez. »

Je devais ressembler à quelque furie juvénile, avec mes touffes de cheveux ras, la rage qui éclairait mes yeux et cet horrible couteau dans ma main. Malheureusement, je n'impressionnai pas autant mon bourreau que je l'espérais — du moins si l'on se fiait à son comportement.

« Nom d'un petit bonhomme ! s'écria-t-il, j'aurais dû lui couper la gorge comme j'en avais envie ! »

A SUIVRE DANS LE LIVRE...